

ANDRZEJ PISOWICZ

PHONÉTIQUE DU PARLER ARMÉNIEN DU VILLAGE PHARPI

INTRODUCTION

Le village Pharpi est situé à environ 30 km vers le nord-ouest d'Erévan, capitale de la RSS d'Arménie, dans la partie centrale de la vallée d'Ararat. Au point de vue administratif, le village fait partie de la région d'Aštarak (centre Aštarak); le nombre d'habitants en monte à une mille. Pharpi est un des plus anciens villages arméniens; la première remarque écrite en date du V-ème s. de notre ère. C'est ici que fut né, en l'an 440 environ, l'éminent représentant de la plus ancienne école d'historiens arméniens — Lazare de Pharpi. En cette époque reculée, le village appartenait à la province d'Aragacotn.

La région de Pharpi n'avait, à ce qu'il paraît, jamais essuyé de pertes de population importantes par voie d'émigration, aussi le parler local semble-t-il être un objet approprié aux recherches dialectologiques, d'autant plus qu'il est le représentant-type du dialecte d'Ararat; il ne possède que les traits les plus caractéristiques pour la plupart des parlers qui constituent ledit dialecte. Celui-ci n'a, jusqu'à maintenant, fait l'objet d'une étude à part, probablement à cause de sa ressemblance marquée à la langue littéraire contemporaine (est-arménienne), qui s'appuie justement sur les parlers d'Ararat. C'est seulement par ces derniers temps qu'on a commencé de s'en occuper (à l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie)¹.

¹ P. ex. S. H. Baγdasaryan, *Araratyan barbari bayajaynakan hamakargi masin* (Sur le système consonantique du dialecte d'Ararat) (en:) Lraber hasarakakan gituthyunneri, No 4, 1967, Erévan, p. 16—29.

La difficulté principale que j'ai rencontrée en procédant à l'étude du parler de Pharpi, c'était la très forte influence de la langue littéraire (est-arménienne) qui se manifeste même dans la parole des habitants les plus âgés du village et qui, parfois, rend difficile l'intelligence de certains phénomènes.

I. PHONÉTIQUE DESCRIPTIVE

L'état contemporain du système phonologique du parler de Pharpi (ainsi que de la grande partie des parlers appartenant au dialecte d'Ararat) se présente comme suit:

LES VOYELLES forment un système à trois degrés (voyelle à grande aperture *a*, celles à aperture moyenne *o*, *e*, fermées *u*, *ə*, *i*) et à deux classes (voyelles antérieures et postérieures). La voyelle à grande aperture *a*, n'appartient à aucune classe locale; grâce à cela le système vocalique peut être présenté sous la forme d'un triangle:

	<i>a</i>	
<i>o</i>		<i>e</i>
<i>u</i>	<i>ə</i>	<i>i</i>

Sonantes:

ṛ — r, m — n, l, y

CONSONNES

occlusives	lourdes ² (sourdes)	légères ² (sonores)	aspirées
labiales	<i>p</i>	<i>b</i>	<i>ph</i>
dentales	<i>t</i>	<i>d</i>	<i>th</i>
vélaires palatalisées ³		(<i>g</i>)	(<i>kh</i>)
vélaires	<i>k</i>	<i>g</i>	<i>kh</i>
affriquées	<i>c</i>	<i>j</i>	<i>ç</i>
	<i>č</i>	<i>ǰ</i>	<i>č</i>

² L'opposition lourde — légère est une opposition d'intensité. Il s'agit ici de l'intensité de l'occlusion supraglottale et non de la force du courant d'air (cf. Trubetzkoy, *Principes de phonologie*, Paris 1957, p. 165—166). Les consonnes respectives devraient donc être transcrites à l'aide des signes spéciaux (majuscules pour les lourdes). Pour des raisons purement pratiques pourtant (possibilité de malentendu dans la lecture des textes que je me propose de publier dans l'avenir) on

Spirantes	sourdes	sonores
labio-dentales	<i>f</i>	(<i>v</i>) ⁴
spirantes { sifflantes	<i>s</i>	<i>z</i>
{ chuintantes	<i>š</i>	<i>ž</i>
vélaires	<i>χ</i>	<i>γ</i>
laryngale	<i>h</i>	

Les sons composés (occlusives aspirées et toutes les affriquées) sont ici, en réalité, des phonèmes à part et non pas des groupes de phonèmes. En effet, on peut les rencontrer à l'initiale du mot où le groupe de deux consonnes est impossible. Le fait que les affriquées sont des phonèmes à part est confirmé aussi d'une façon évidente par leur appartenance au système d'occlusives ⁵.

§ 1. Voyelles

Les voyelles sont en général très stables, les variantes combinatoires en diffèrent fort peu l'une de l'autre ⁶. Les distinctions quantitatives n'existent pas. La voyelle indéfinie, située en dehors des séries locales, a le même degré d'aperture que *i*, *u* fermés. Elle apparaît dans des positions inaccentuées, comme résultat de la réduction des *i*, *u* fermés (plus rarement de *e*, *a*), pouvant servir aussi à suppression des groupes de consonnes.

emploiera, dans le présent travail, les lettres *p*, *t*, *k*, *c*, *č* pour les occlusives lourdes du dialecte d'Ararat et les *b*, *d*, *g*, *j*, *ǰ* pour les légères; on se rendra bien compte pourtant de ce que la sonorité est ici un trait secondaire et qu'il s'agit des lourdes respectives (sourdes en même temps) et des légères (en même temps sonores).

³ Les consonnes vélaires palatalisées sont à trouver seulement dans les emprunts au turc et au persan moderne.

⁴ cf. note 6.

⁵ Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, Prague 1939, p. 53—54.

⁶ Si l'on ne tient pas compte de la spirante labio-dentale *v*, qui, en réalité, peut être considérée comme une variante combinatoire de la voyelle *u*, car ces sons (*u*, *v*) n'apparaissent jamais dans les mêmes positions et ont en commun des traits suivants: labialisation, sonorité et manque d'occlusion (cf. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, p. 45, loi 3).

La spirante *v* peut donc être envisagée comme une variante combinatoire de *u* dans la proximité d'une autre voyelle, p. ex. *kadu* (chat), gén. *kadvi*. D'autre part, elle appartient pourtant aux spirantes, à cause de la friction intense.

§ 2. Sonantes

Dans le dialecte d'Ararat il y a deux phonèmes liquides vibrants; ils diffèrent entre eux par le nombre de vibrations. Le *ṛ*, „roulé“ (à vibration dense), est en opposition à *r* (un seul coup de langue). Ils forment une opposition bilatérale isolée qui fonctionne à l'intérieur du mot (p. ex. *arā* 'je pris': *ara* 'fais!') et qui se neutralise à l'initiale ainsi que devant consonne, le représentant de l'archiphonème étant le *ṛ* „roulé“, qui, par ce fait même, apparaît comme le terme non marqué de l'opposition en question. Or, le trait dont dispose le terme marqué (*r*) peut être caractérisé négativement (manque de vibration dense). Les deux vibrantes tendent à s'assourdir à la finale absolue, ce qui est propre aussi aux autres sonantes, bien qu'à un moindre degré.

La latérale *l* a une articulation moyenne quant à la possibilité de palatalisation, avec, éventuellement, un déplacement léger de la langue vers l'avant, ce qui peut rendre la prononciation de ce son plus dure.

La sonante *m* ne possède aucune variante caractéristique; ensemble avec *n* elle forme une opposition bilatérale proportionnelle équipollente (trait commun — articulation nasale supplémentaire, différence — le point d'articulation). Le *n* a d'habitude une occlusion vélaire quand il se trouve devant les occlusives vélares.

La palatale *y* est un phonème à part et non une variante combinatoire de la voyelle *i*, car après la voyelle et devant la consonne qui suit peut se placer aussi bien *y* que *i*; elles ne peuvent pas changer de place mutuellement, ce qui entraînerait le changement de sens ou la déformation du mot, p. ex. *kayna* (debout!): *kain* (ils étaient, deux syllabes: *ka-in*); *veynil* (prendre): *unein* (ils avaient). En outre de cela, dans la prononciation de la sonante *y* on entend un bruit spécifique marqué (friction), surtout à la finale, ce qui lui confère davantage un caractère consonantique.

La sonante *y* s'intercale entre deux voyelles aux confins de deux mots, pour éviter l'hiatus, p. ex. *na a gənace* (il est allé) $\Rightarrow$ *na ya gənace*, *ašəm a (y)u ethəm* (il dit et s'en va).

§ 3. Consonnes

Au système d'occlusives appartiennent aussi les affriquées, ce qui est propre non seulement à l'aire arménienne toute entière, mais aussi à toutes les langues caucasiennes. En effet, il y a dans le dialecte d'Ararat six points d'articulation (auxquels correspondent des séries locales suivantes: labiale, dentale, deux séries de sifflantes, vélaire palatalisée et vélaire), un d'entre eux (vélaire palatalisée) n'est à trouver que dans les emprunts au turc et au persan moderne, p. ex. *g'ada* (domestique) $\equiv$ pers. mod. *gadā* (prononcé *g'adā*), *khasəph* $\equiv$ azerb. *kasyb* (pauvre).

Au point de vue du mode d'articulation les parlers que comprend le dialecte d'Ararat (comme d'ailleurs les autres dialectes) diffèrent beaucoup entre eux; ces différences sont parfois immenses. Il arrive que des parlers avoisinants et dont les systèmes grammaticaux sont presque identiques, possèdent des systèmes d'occlusives tout à fait différents. Dans le dialecte d'Ararat on peut distinguer au moins trois types de système⁷: à quatre termes (sonores aspirées — sonores — sourdes — sourdes aspirées), à trois termes (sonores — sourdes — sourdes aspirées), et même à deux termes (sourdes et sourdes aspirées seulement). Il est aussi à noter que la réalisation des séries données varie à l'intérieur même d'un type, p. ex. le degré d'aspiration des sonores aspirées est différent dans beaucoup de parlers qui possèdent la série en question⁸.

Etant donnée l'immense diversité des parlers arméniens au point de vue de leurs systèmes d'occlusives, c'est le critère morphologique et non pas phonétique, dont on se sert dans la classification des dialectes.

Dans le parler de Pharpi, chacune des séries locales comprend trois termes à articulations différentes (lourdes, légères et aspirées), à l'exception de la série locale vélaire palatalisée qui ne connaît que deux modes d'articulation, propres aux langues d'où proviennent les emprunts comportant des phonèmes de cette série.

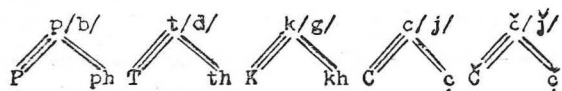
⁷ S. H. Baydasaryan, *Araratyan barbari bayajaynakan hamakargi masin*, (en:) *Iraber hasarakakan gituthyunneri*, No 4, 1967, Erėvan, p. 16—29.

⁸ *Op. cit.*, p. 20.

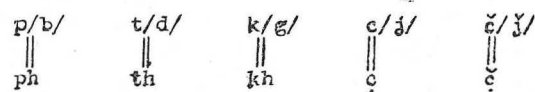
Voici les articulations en question: sonore et sourde, apparaissant dans le dialecte avec l'articulation légère (sonore) et aspirée (sourde) indigènes.

Les consonnes lourdes n'apparaissent qu'à l'initiale; passées à l'intérieur, elles deviennent des légères, p. ex. *ter* (seigneur, maître) — *ander* (sans maître), *teγ* (lieu, endroit) — *vordeγ* (où). Les aspirées n'apparaissent pas après les spirantes et les légères en faisant place aux légères respectives qui, après les spirantes sourdes et d'autres légères sont sourdes aussi, p. ex. *ašg* (œil) = class. *ačkh*, *midg* (pensée) = class. *mitkh* (*g*, dans ces deux exemples, est une légère sourde). Après les spirantes sonores les légères restent sonores, p. ex. *azg* (nom, famille), où *g* est sonore. Tout cela veut dire que le système d'occlusives comprend, à l'initiale, des corrélations d'intensité et d'aspiration, tandis qu'à l'intérieur seulement celle d'aspiration. Il existe donc deux systèmes partiels: celui de l'initiale et celui de l'intérieur, et dont les liaisons intrinsèques pourraient être traduites par des schémas suivants:

initial:



intérieur:



où l'opposition d'intensité est marquée

par: ≡

l'opposition d'aspiration par: ≡

Les majuscules (*P*, *T*, *K*, *C*, *Č*) représentent ici les lourdes respectives. Entre parenthèses on a donné le mode habituel de la réalisation de la consonne légère (à sonorité non phonologique).

Il résulte de ce qu'on vient de dire sur le mode de fonctionnement du système, que le terme non marqué des deux oppositions est la légère qui apparaît dans la position de neutralisation (l'intérieur pour l'opposition d'intensité, pour l'aspiration — position

après spirante) en tant que représentant des archiphonèmes respectifs (*P* — *p* et *p* — *ph*)⁹.

La réalisation de chaque mode d'articulation se présente de façon suivante: Les légères sont d'habitude sonores, sauf après les spirantes sourdes et, le plus souvent, à la finale absolue, où elles sont sourdes, tout en conservant leur trait phonologique essentiel qui est la faiblesse d'articulation (définie, pour les deux oppositions en question, négativement, comme le manque d'intensité ou d'aspiration). À l'intérieur la sonorité est souvent facultative, ce qui témoigne de la forte influence de la langue littéraire, qui impose ici la prononciation sourde.

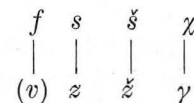
Les lourdes, qu'on trouve seulement à l'initiale, ont une articulation comportant une très forte occlusion; celle-ci peut être accompagnée par une articulation vélaire supplémentaire (trait non-phonologique alors) aussi qu'une faible glottalisation en cas d'affriquées.

La vélarisation et l'occlusion intenses des occlusives lourdes du dialecte d'Ararat font penser aux consonnes emphatiques des langues sémitiques.

Les consonnes aspirées sont prononcées partout à peu près de la même façon, à savoir avec une faible occlusion suivie d'aspiration.

Les occlusives de la série vélaire ont des variantes palatalisées devant les voyelles antérieures *e*, *i*, p. ex. *khez* (dat. acc. du pronom pers. II pers. sing.) est prononcé [*khez*], *geγ* (village) — [*g'eγ*]. Les affriquées de la série sifflante ne subissent pas de palatalisation, p. ex. *jer* (votre), *cer* (vieux), tandis que *č*, *ǰ*, *č* se palatalisent en toute position.

Les spirantes, semblablement à celles des langues caucasiennes (ou du moins de la majorité d'entre elles) ne connaissent que l'opposition de sonorité et constituent une corrélation qui se compose de quatre couples:

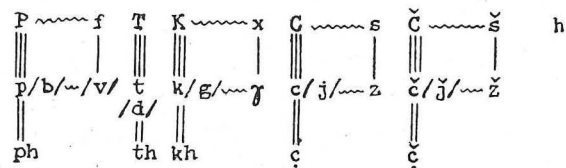


où l'opposition de sonorité est marquée par —.

⁹ Trubetzkoy, *op. cit.*, p. 73.

Elles correspondent aux séries locales d'occlusives et s'y joignent au moyen de l'opposition de rapprochement, c'est-à-dire en opposant l'occlusive à la spirante. Seule la série dentale ne connaît pas cette opposition.

Les occlusives et les spirantes participent aux oppositions suivantes:



où l'opposition de rapprochement est marquée
par ~~~~~

A la finale, la sonorité des spirantes n'est pas pleine, ce qui, malgré tout, n'entraîne pas la neutralisation de l'opposition, du moins dans le domaine des sifflantes. L'assourdissement complet n'a lieu que dans la série labio-dentale (p. ex. la terminaison de l'instrumental *-ov* se prononce [-of] à la finale absolue). La série vélaire conserve la distinction entre les deux phonèmes, en partie grâce à leurs traits secondaires, bien qu'il y ait une désonorisation partielle de *ɣ*. En effet, *ɣ* est articulé avec moins de friction que *χ*, la prononciation de celui-ci comportant des vibrations uvulaires sourdes.

En dehors du système est située la spirante laryngale *h* qui ne constitue l'opposition bilatérale avec aucun phonème du système; en revanche, elle forme des oppositions multilatérales isolées avec tous les phonèmes.

§ 4. Accent, syllabe

L'accent, expiratoire de par son caractère, frappe, dans la plupart des cas, l'avant-dernière syllabe du mot, sans tenir compte de l'article déterminé suffixé *-ə* (de l'ancien *-ən*) qui est une enclitique, p. ex. le locat. pl. de *bay* (verger) est *bayérəm* (accent sur

la pénultième), avec article — *bayérəmə* (place de l'accent n'est pas changée). Comme on le voit sur l'exemple (*bay*, pl. *báyər*, loc. *bayérəm*, *bayérəmə*), l'accent est stable et, en partie, libre, pouvant se déplacer sur la pénultième dans les formes auxquelles on a ajouté d'autres syllabes, p. ex. *kháyakh* (ville), gén. *khayákhi*. Pourtant, ce déplacement n'est pas possible au singulier des substantifs dont la dernière syllabe contient une voyelle fermée *i*, *u* (parfois aussi *a*), p. ex. *thúndir* (le poêle), gén. *thúndri* (pas **thundíri*).

Dans les positions inaccentuées on observe la réduction des voyelles. Elle provoque le passage des voyelles fermées *i*, *u* en une voyelle réduite indéfinie *ə*, voire l'amuïssement complet de la voyelle voisine d'une liquide, à l'intérieur, p. ex. la particule du nécessitatif *pədi* = **piti*, pronom interrogatif *inč* (quoi?), gén. *ənčí*, *kin* (femme), gén. *kənóč*, la désinence du locatif et du participe présent *-əm* = *-um*, *gárun* (printemps), gén. *gárnan*. A la réduction sont sujettes aussi (encore que rarement) les voyelles à degré d'aperture moyen, et même la plus ouverte *a*, p. ex.:

- e* : *čóren* (blé), gén. *čórni*; *gómeš* (boeuf), gén. *gómši*,
- o* : *ləyánal* (nager) = *loyanal*,
- a* : *šəlág* (dos) = *šalak*; *béran* (bouche), gén. *beyni* = *berni*;
Birágan (nom d'un village, class. *Biwrakan*), habitant de ce village — *Biragneči*.

Une partie d'exemples (formes grammaticales héritées de la langue classique, comme les gén. *kənóč*, *dərán*) témoignent de la réduction lors de la période où l'accent avait frappé la dernière syllabe (à ce qu'il paraît, encore longtemps après la période classique). Aussitôt que l'accent s'était-il déplacé sur l'avant-dernière, un accent secondaire s'est fixé sur la dernière syllabe; cet accent empêche la réduction en cette position, p. ex. *thúndir* (le poêle), *gárun* (printemps), *arármunkh* (conduite, comportement). Pourtant, si l'on ajoute au mot encore une syllabe (suffixe, terminaison), l'accent secondaire se glisse sur elle, rendant de cette façon possible la réduction de la voyelle posttonique (c'est-à-dire se trouvant après l'accent principal). Or, p. ex.:

- thúndir* — gén. *thúnd(i)rì* $\Rightarrow$ *thúndrì*
 — nom. pl. *thúnd(i)r-nèr* $\Rightarrow$ *thúndərnèr*
gárun — gén. *gár(u)nàn* $\Rightarrow$ *gárnàn*
arármùnkħ — instr. sing. *arárm(u)nkħòv* $\Rightarrow$ *arármənkħòv*.

La désinence du locatif et du part. présent *-um* subit une réduction à cause de son apparition fréquente devant l'article défini suffixé (cas du locatif) ou devant la copule (participe présent). Ces enclitiques, portant un accent secondaire, „déchargent“, si l'on peut dire ainsi, la désinence *-um* et rendent possible la réduction de sa voyelle *u* $\Rightarrow$ *ə*, p. ex. *dašd* (champ), loc. *dašd-um-ə* $\Rightarrow$ *dašdəmə*; *əthal* (aller), prés. *éth-um èm* $\Rightarrow$ *éthəm èm* (je vais). D'où vient que, même dans d'autres positions, (p. ex. à la finale absolue) on a une forme à voyelle finale réduite, p. ex. *úr es éthəm* (où vas-tu?).

Il en est pareillement avec les numéraux cardinaux de soixante à quatre-vingt-dix, accompagnés toujours de l'article défini, et dont la voyelle posttonique se réduit, p. ex. *yothanásənə* $\Leftarrow$ class. *e(a)wthanasun* (soixante-dix). Cela est parfaitement conforme à ce que nous en avons dit plus haut.

Par analogie fut aussi réduit le *u* dans le mot *anun* (nom) qui, après la dissimilation de *n* $\Rightarrow$ *m*, a donné *ánəmə* (d'habitude avec l'article *-ə*). Le plus souvent le *u* posttonique de la dernière syllabe reste intact, p. ex. *gárun*.

La syllabe elle-même peut être aussi bien ouverte que fermée.

Voici le schéma de la syllabe ouverte:

- I. Consonne + Voyelle, ou
- (II. Spirante + Occlusive + Voyelle)
- et le schéma de la syllabe fermée:
- III. Voyelle + Consonne
- IV. Consonne + Voyelle + Consonne, ou
- (V. Spirante + Occlusive + Voyelle + Consonne).

Le groupe sonante + occlusive, ou spirante + occlusive, peut aussi fermer la syllabe.

Quant aux types II et V, devant une spirante peut apparaître facultativement la voyelle réduite *ə*, ce qui entraîne la formation de deux syllabes dont la première est fermée (type III), p. ex. *sbanil* (tuer), à côté de *əsbanil*. La voyelle *ə* est aussi à même de décomposer le groupe initial spirante + occlusive (*səbanil*) ou d'autres groupes initiaux, p. ex. *tya* $\Rightarrow$ *təya* (garçon), *vəraz* (vite). Le *ə* peut servir de même à décomposer les groupes consonantiques à l'intérieur du mot, p. ex. *məgərdəthun* (baptême) $\Leftarrow$ class. *mkr̥tuthiwn*. En fin des comptes il se forme donc toujours des syllabes à structure simple, présentée ci-dessus; des groupes de consonnes peuvent en comporter deux, tout au plus. A l'initiale du mot seulement est possible une consonne, sinon un groupe spirante + occlusive (ce groupe est facultatif et susceptible de décomposition).

II. PHONÉTIQUE HISTORIQUE

Comme le point de départ de l'analyse historique du système présenté plus haut il faut admettre l'état de la langue classique (*grabar*) du V-ème s., qui explique suffisamment bien l'état des dialectes contemporains, en faisant preuve, dans chaque détail du système aussi bien phonologique que morphologique, des traits les plus archaïques¹⁰. Toutefois, il y avait des tentatives de chercher, dans certains dialectes, des éléments plus archaïques que ceux conservés dans la langue classique¹¹. De telles vues se sont avérées erronées, comme l'a démontré Ačariyan, en analysant fort minutieusement un grand nombre de faits relevant du lexique et de la grammaire¹².

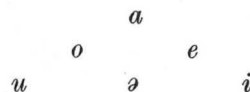
¹⁰ A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne 1936, p. 9.

¹¹ P. ex. Vančean, *Naxahayerēni hetkherə zokerēnum* (Les traces du pré-arménien dans le dialecte d'Agulis), dans la revue „Handēs Amsoreay“, 1899, (p. 147—149) et 1901 (p. 180—181).

¹² H. Ačariyan, *Hayoc lezvi patmuthyun* (L'histoire de la langue arménienne), v. II, Erévan 1951, p. 364—378.

L'arménien classique avait un système phonologique suivant:

Voyelles:



de même que des diphtongoïdes (diphtongues proprement dites y faisaient défaut, le *grabar* n'ayant pas connu d'opposition des voyelles longues et brèves) — *ay aw ea ew oy iw ē* (groupe de phonèmes *e + y*, réalisé probablement comme un son unique, à savoir *é* fermé).

Il y avait aussi des triphthongoïdes: *eaw eay woy*.

Sonantes:

latérales	<i>l — ĺ</i>
vibrantes	<i>ṛ — ṛ</i>
nasales	<i>m — n</i>
palatale	<i>y</i>
(labiale	<i>w</i>) ¹³

La spirante labiale *w* portait aussi le caractère d'une sonante qui avait été plus marqué à l'intérieur qu'à la finale, comme le montre le développement ultérieur de ce son.

Consonnes occlusives: sonores sourdes aspirées

labiales	<i>b</i>	<i>p</i>	<i>ph</i>
dentales	<i>d</i>	<i>t</i>	<i>th</i>
vélaires	<i>g</i>	<i>k</i>	<i>kh</i>
affriquées	<i>j</i>	<i>c</i>	<i>ç</i>
	<i>ǰ</i>	<i>č</i>	<i>č̣</i>

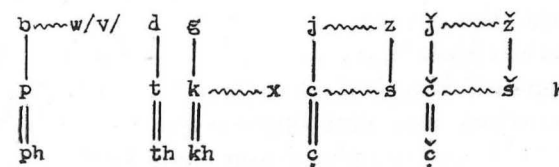
Spirantes: sonores sourdes

labiales	$w(v)$ ¹⁴
sifflantes	z
chuintantes	$ž$
vélaire	
laryngale	

¹³ V. note 14.

¹⁴ Il est difficile de déterminer la valeur phonétique de ces deux sons: *w* était peut-être une spirante bilabiale, *v* — labio-dentale; il est

Les relations mutuelles des occlusives et des spirantes peuvent être présentées à l'aide du schéma suivant:



où l'opposition de sonorité est marquée par: —

l'opposition de rapprochement par: ~~~

l'opposition d'aspiration par: ==

Ce système fut le résultat du développement de la langue pré-indo-européenne sur l'aire arménienne. Dans la période classique (V-ème s.) ce système est déjà tout fait, ce qui permet de formuler, d'une façon assez exacte, des lois principales de l'évolution phonologique qui avait abouti à l'apparition dudit système.

Le système phonologique ci-dessus présenté de la langue arménienne classique s'était développé sur l'aire du dialecte d'Ararat (représenté ici par le parler de Pharpi) de façon suivante.

§ 1. Voyelles

Le système vocalique du dialecte d'Ararat n'est pas très changé par rapport à l'état des choses classique. D'autre part, dans les dialectes arméniens on peut observer le phénomène d'un certain „équilibre“ entre l'évolution du vocalisme et celle des consonnes. En effet, les dialectes dont les systèmes consonantiques se sont conservés à peu près intacts et représentent maintenant l'état des choses classique (les dialectes d'Agulis, Karčevan,

possible aussi que *v* était une variante de *w* (à l'initiale et après la voyelle *o*), la lettre *v* n'étant que le signe graphique de *w*. La lettre désignant *w* en compagnie de *o* était prononcée (*u*), donc, après *o* elle ne pouvait pas servir à désigner la spirante ou la sonante labiale: *ow* = (*u*), ce qui rend impossible la présentation graphique du groupe *o + w*, à moins qu'on ait recours à d'autres signes.

Meyri) possèdent des vocalismes fort transformés, jusqu'à ce qu'ils soient complètement incompréhensibles pour les Arméniens des autres régions. A l'encontre de ces dialectes, le vocalisme du dialecte d'Ararat, très avancé dans l'évolution du système consonantique, réfléchit assez fidèlement le vocalisme de la période classique, l'unique, à vrai dire, changement considérable y étant la monophthongaison des diphtongues qui est un phénomène normal, résultant du facteur phonétique de la langue. Le système classique lui-même y est resté tel quel:

		a		
	o		e	
u		ə		i

et il fonctionne à présent d'à peu près la même manière qu'autrefois. La seule différence consiste en un élargissement de la sphère d'action de la réduction vocalique sur le système tout entier; on en parlait plus haut. Il convient toutefois de remarquer que la réduction des voyelles à grand degré d'aperture est relativement rare, elle ne se manifeste que dans très peu de mots souvent employés et semble être le vestige d'une tendance à réduire toutes les voyelles. Cette tendance s'était peu à peu effacée sur l'aire du dialecte d'Ararat, peut-être par suite du déplacement d'accent, tandis que dans d'autres dialectes la réduction fut poussée plus loin.

En passant en revue les correspondants contemporains des voyelles classiques, on constate des changements suivants:

Voyelles simples

class. *a* = dial. *a*, p. ex. *katu* (chat) ⇒ *kadu*;
⇒ *ə* en cas, peu nombreux, de réduction, p. ex. *šalak* (dos) ⇒ *šəlag*, *mahanam* (je meurs) ⇒ *məhanam*, *phathathem* (j'enveloppe) ⇒ *phəthathem*, *ularkem* (j'envoie) ⇒ *yərgem*

class. *o* = dial. *o* (à l'intérieur), p. ex. *šok* (séparé, à part) ⇒ *šog* ⇒ *vo-* (à l'initiale), p. ex. *osp* (lentille) ⇒ *vosb*, pronom *or* (lequel) ⇒ *vor*.
⇒ *ə*, p. ex. *lolanam* (je nage) ⇒ *ləyanam*, *šokem* (je sépare) ⇒ *šəgem*.

A l'initiale, l'articulation labiale bien marquée a fait apparaître ici la spirante labio-dentale *v*. Ce processus était arrêté en cas où l'*o* fut suivi d'un autre *v*. Il y eut donc la dissimilation, p. ex. le pronom interrogatif *ov* (qui?) était resté intact. A l'intérieur, le groupe *-ov-* passe à *-u-*, p. ex. *Yovseph* (Joseph) ⇒ *Hovseph* ⇒ *Useph*. L'*o* initial s'est conservé dans quelques mots, p. ex. *oskor* (os) ⇒ *osgor*, *olormi* (béné) ⇒ *oyormi*. C'est peut-être l'influence des autres dialectes.

class. *e* = *e* (à l'intérieur), p. ex. *erekh* (trois) ⇒ *irekh*, *keray* (je mangeai) ⇒ *kerā*, *aweli* (plus, davantage) ⇒ *aveli*.
⇒ *ye* (à l'initiale). Une yod prothétique apparut, p. ex. pronom. I-ère pers. *es* ⇒ *yes*, *ezn* (boeuf) ⇒ *yez*, *ethē* (si, condit.) ⇒ *yethe*.

Dans beaucoup de cas, cependant, l'*e* s'est maintenu comme tel (à l'initiale), surtout devant *r*, p. ex. *erku* (deux) ⇒ *ergu*, *erexay* (enfant) ⇒ *erexa*, *eres* (visage, face) ⇒ *eres*, *eraz* (rêve) ⇒ *eraz*, mais *ergem* (je chante) ⇒ *yerkhem*. Dans d'autres positions on a relevé de même le maintien de *e* classique, p. ex. *ephem* (je bous) ⇒ *ephem*, la copule de la I-ère pers. sing. *em*, II-ème pers. *es*, III-ème pers. plur. *en* (ces formes se sont conservées intactes). Parfois (d'habitude à l'intérieur) on observe:

class. *e* ⇒ *i*, p. ex. *erekh* (trois) ⇒ *irekh*, *verew* (en dessus, sur) ⇒ *virev*, *erekun* (soir) ⇒ *irigun*. Cela peut être le résultat d'une dissimilation. Quant au mot *lezu* (langue) ⇒ *lizu*, il y avait probablement l'action analogique du verbe *lize* (lécher). On est tenté, d'ailleurs, de faire une remarque plus générale que la diversité des correspondants du classique *e* pourrait témoigner d'une confusion bien ancienne entre *e* et la diphtongue *ē* (ou, plus exactement, le groupe *e + y*), celle-ci ayant pu être prononcée (surtout dans la période postclassique) comme *é* fermé.

class. *u* = dial. *u*, p. ex. *katu* (chat) ⇒ *kadu*, *unim* (j'ai) ⇒ *unem*.
⇒ *ə* (posttonique, en position de réduction, cf. plus haut) p. ex. *e(a)wthanasun* (soixante-dix) ⇒ *yothandəsənə*;
⇒ *ə*, s'amuit par suite de réduction devant la syllabe tonique, p. ex. *ularkem* (j'envoie) ⇒ *yərgem*.

Il y avait aussi en *grabar* un [y] (semi-voyelle, variante combinatoire de *u* voisin d'une autre voyelle). L'élément consonantique s'était efforcé d'y prévaloir et finalement prit le dessus, en aboutissant en *v*, p. ex. *kriuem* (je lutte) $\Rightarrow$ *kərvem*.

class. *i* = dial. *i*, p. ex. *iġanem* (je descends) $\Rightarrow$ *iċnem*, *gari* (orge) $\Rightarrow$ *gari*
 $\Rightarrow$ *ə* par suite de réduction de la syllabe atone, p. ex. *linim* (je deviens) $\Rightarrow$ *əlnem* (avec métathèse d'*i*).

Diphtongues et triphthongues

Ce sont, à vrai dire, des groupes composés de voyelles et de sonantes. Comme l'arménien ne connaît pas d'opposition phonologique de quantité, on ne peut pas les considérer comme des phonèmes séparés. On a donc:

class. *ay* = dial. *ay*, en position atone (avant le déplacement d'accent), p. ex. *mayrik* (dém. de *mayr* 'mère') $\Rightarrow$ *mayrig*.
 $\Rightarrow$ *e*, dans toutes les syllabes toniques (à l'époque class.) sauf à la finale absolue, p. ex. *mayr* (mère) $\Rightarrow$ *mer*, *hayr* (père) $\Rightarrow$ *her*, *elbayr* (frère) $\Rightarrow$ *aġber* (avec assimilation de *e* $\Rightarrow$ *a*, confirmée aussi par les autres dialectes p. ex. celui d'Istanbul: *aġpar*, la monophthongaison y est plus tardive)
 class. *ay* $\Rightarrow$ *e* $\Rightarrow$ *ə*, par suite de réduction, à l'initiale atone, p. ex. *ayn teli* (cet endroit-là) $\Rightarrow$ *ənde* (là)
 $\Rightarrow$ *a*, à la finale, p. ex. *tlay* (garçon) $\Rightarrow$ *təya*, *veray* (sur, dessus de) $\Rightarrow$ *vəra*. Lorsque *ay* final était suivi d'un article personnel suffixé -s, -d, -n, le -ay-, conformément aux règles du développement à l'intérieur du mot passait en -e-, p. ex. *tlay* + s $\Rightarrow$ *tyes* (mon fils), *veray* + d $\Rightarrow$ *vəred* (sur toi). Les emprunts plus récents, avec -a final devant l'article, changent cet *a* $\Rightarrow$ *e*, en ayant recours à la substitution, p. ex. *divanġana* (tribunal, cour), avec l'article *divanġanen*, *buthkha* (russe *budka* — kiosque, cabine, — *buthkhen*,

La diphtongue *ay* + voyelle *i* passait en *i*, p. ex. *verayin* (sur) $\Rightarrow$ *vərin*, *tlayi* (gén. de *tlay*) $\Rightarrow$ *təyi*.

class. *ea* $\Rightarrow$ *e*, p. ex. *leard* (foie) $\Rightarrow$ *lerth*, *koreak* (millet) $\Rightarrow$ *koreg*, la terminaison du part. parf. -eal $\Rightarrow$ -el, p. ex. *mereal* $\Rightarrow$ *merel* (mort, décédé). A l'époque classique cette diphtongue était, à ce qu'il semble, prononcée [ya] et subissait la monophthongaison en position atone, p. ex. *seneak* (chambre), mais *senekapet* (majordome).

class. *aw* $\Rightarrow$ *o*, en toute position sauf à la finale, p. ex. *awr* (jour) $\Rightarrow$ *or*, *mawr* (gén., dat. de *mayr* 'mère') $\Rightarrow$ *mor*, *awgnem* (j'aide) $\Rightarrow$ *okhnem*.

A l'initiale, le passage de l'ancien *o* en *vo* avait prévenu sa coalescence avec *o* classique.

class. *aw* $\Rightarrow$ *av*, à la finale, p. ex. *naw* (bateau) $\Rightarrow$ *nav*.

On voit donc que la diphtongue -aw- subit une monophthongaison à l'intérieur, tandis qu'à la finale elle a donné le groupe voyelle + spirante, ce qui est propre pour le développement des autres diphtongues aussi.

class. *iw* $\Rightarrow$ *i*, à l'intérieur, p. ex. *jiwn* (neige) $\Rightarrow$ *jin*, *ariwn* (sang) $\Rightarrow$ *arin*, *Biwrakan* (nom de localité) $\Rightarrow$ *Biragan*. Dans le suffixe des noms abstraits -*thiwn* on a aujourd'hui -u au lieu de -iw-, p. ex. *thagaworuthiwn* (royaume) $\Rightarrow$ *thakhavorəthun*. Il se peut que ce soit l'influence d'autres dialectes, comme semble en témoigner la place de l'accent (sur la dernière syllabe).

class. *iw* $\Rightarrow$ *iv*, à la finale, p. ex. *thiw* (nombre) $\Rightarrow$ *thiv*, *kriw* (lutte) $\Rightarrow$ *kəriv*.

La diphtongue *ew* qui dès la période classique s'était confondue avec *iw*¹⁵, à l'intérieur passait, elle aussi, en -i-, p. ex. *albewr* (source) $\Rightarrow$ *aġbir*, *harewr* (cent) $\Rightarrow$ *harir*; *ew* final $\Rightarrow$ *ev*, p. ex. *arew* (soleil) $\Rightarrow$ *arev*.

class. *oy* $\Rightarrow$ *i*, à l'intérieur, p. ex. *khoyr* (soeur) $\Rightarrow$ *khir*, *loys* (lumière) $\Rightarrow$ *lis*

$\Rightarrow$ *o*, à la finale, p. ex. *yetoys* (après, puis) $\Rightarrow$ *hedo*.

¹⁵ A. Abrahamyan, *Grabari jejnark* (Manuel du grabar), Erevan 1958, p. 8.

Dans les emprunts à la langue littéraire le correspondant du class. -oy-, à l'intérieur, est le groupe -uy-, p. ex. *huys* (espoir) = class. *yoyš*.

L'*ē* class. était probablement une diphtongue de type *ey*¹⁶, dans le dialecte d'Ararat elle est passée en *e*, en s'identifiant de la sorte avec le classique *e*, dans la plupart des cas. La différenciation s'est conservée partiellement à l'initiale, où l'*e* primitif reçut une yod prothétique (*e* ⇒ *ye*). Voici les exemples dans lesquels l'*ē* s'est conservé: *ēr* (il était) ⇒ *er*, *ēs* (âne) ⇒ *eš*, *kēs* (moitié) ⇒ *kes*, la conjonction *thē* (si, que) ⇒ *the*.

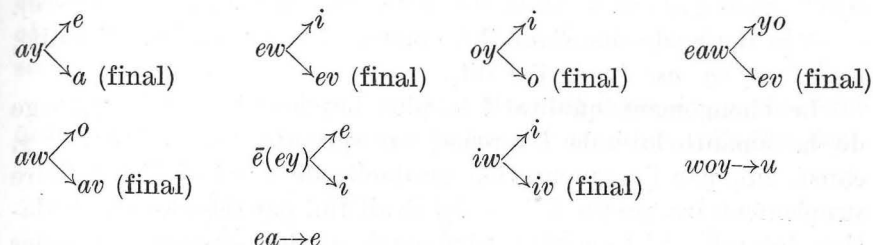
class. *ē* (= *ey*) ⇒ *i* devant *i*, p. ex. I-ère, II-ème pers. de la copule imparf. *ēi* ⇒ *i*, *ēir* ⇒ *ir*; I pers. de l'imparf. de l'optatif du verbe *berem* (j'apporte) — *berēi* ⇒ *beri*. Dans les formes de l'imparfait du verbe *unem* (j'ai), de même que dans l'optatif de beaucoup de verbes la monophthongaison fut arrêtée par l'action du facteur phonologique de la langue¹⁷. On a donc la I-ère pers. sing. *unēi* (j'avais), car la forme espérée **uni* se serait confondue avec celle de la III-ème pers. sing. prés.

Les triphthongues (*eay*, *eaw*, *woy*) se sont simplifiées aussi. L'une d'elles (*eay*) était passée, dès l'époque classique, à *ē*, dans la position atone. Les exemples dialectaux nous font défaut à présent, la triphthongue *eay* ayant été trouvable surtout dans le suffixe -*eay* (p. ex. class. *paštawneay* — 'employé, fonctionnaire') qui ne s'est pas conservé dans le dialecte. Le groupe *eaw* avait alterné avec *ew* jusqu'en époque classique; à l'initiale et à l'intérieur il a donné *yo*, p. ex. *eawthanasun* (soixante-dix) ⇒ *yothanāsənə*. *Eaw* final ⇒ -*ev*, p. ex. *bareaw* ⇒ *barev* (salutation), *seaw* (noir) ⇒ *sev*. La désinence du génitif -*woy* ⇒ *u*, p. ex. *gari* (orge) — gén. *garwoy* ⇒ *garu*. Dans le mot désignant „village“, dont la graphie avait hésité déjà à l'époque classique entre *geawł*, *gewł* et *giwł*, on a aujourd'hui la voyelle *e* (*gey*) qui est peut-être analogique à la forme du génitif (class. *gełj*).

¹⁶ *Ibid.*, p. 4. L'*ē* class. alternait avec *i*- (*ē* accentué, inaccentué -*i*).

¹⁷ Cf. T. Milewski, *Sur la monophthongaison des diphtongues dans les langues indo-européennes*, „Eos“ XL, 1939, p. 1—16.

Le développement des diphtongues et des triphthongues peut donc être présenté ainsi:



§ 2. Sonantes

Toutes les sonantes tendent à s'amuir à la finale, sauf *i*, *m*. C'est ainsi qu'a disparu -*n* de l'article défini qui, après la consonne, avait la forme -*ən* (*ə* n'était pas rendu en écriture), en chargeant la voyelle réduite *ə* de fonction grammaticale, p. ex. *mar-d(ə)n* (l'homme) ⇒ *marthə*. Après les voyelles -*n* reste, p. ex. *katun* (le chat) ⇒ *kadun*.

Tombait aussi le *n* final thématique après consonne, p. ex. *jukn* (poisson) ⇒ *jug*, *kathn* (lait) ⇒ *kath*; parfois il se conserve devant la voyelle du suffixe du pluriel, p. ex. *matn* (doigt) ⇒ *mađ*, mais nom. plur. *mađner*, bien qu'après les mots monosyllabiques ce suffixe ait la forme -*er*.

En outre, -*n* subit l'assimilation devant les occlusives labiales, en passant à *m*, p. ex. *an-pētkh* (inutile) ⇒ *ambedg*. Devant les affriquées il arrive assez souvent de rencontrer un *n* non étymologique, p. ex. *mec* (grand) ⇒ *menj*, *kamaç* ⇒ *kamanç* (lentement).

L'autre sonante nasale *m* reste partout. Devant les occlusives vélaires elle subit l'assimilation et passe à [ɱ] vélaire, p. ex. la terminaison de la I-ère pers. plur. des verbes -*emkh* ⇒ -*enkh*, prononcée [ɛvkh].

La vibrante *r* tombe à la finale, elle aussi. Les exemples sont à trouver parmi les formes de l'impératif des verbes irréguliers, p. ex. *berem* (j'apporte), impér. *ber* ⇒ *be*, mais *ber inj* (apporte-moi), *tam* (je donne), impér. *tur* ⇒ *tu*, mais *tur inj* (donne-moi). Parfois le *r* tombe aussi devant une consonne, à l'intérieur: *durs* (dehors) ⇒ *dus*, *ertham* (je vais) ⇒ *etham*. Dans la II-ème pers.

sing. de l'imparfait (désinence *-ir*) ce processus phonétique vient être arrêté par le facteur phonologique: sinon, ladite désinence se serait identifiée avec la I-ère pers. (pareillement à l'aoriste).

A la finale absolue s'amuit de même *-l*, p. ex. *asel em* (j'ai dit), mais: *yes em ase* (moi, j'ai dit).

Le changement qualitatif le plus important c'est le passage de la sonante latérale *l* (creuse) en spirante vélaire sonore γ , causé, lui, par l'augmentation graduelle de l'articulation vélaire supplémentaire, propre à *l*, et qui avait fini par refouler l'articulation latérale. L'opposition phonologique des sonantes latérales *l* — *l* disparut, la série vélaire s'enrichit d'une spirante sonore qui a pris part à l'opposition de sonorité, en s'opposant à la spirante sourde respective (χ — γ), p. ex. *tehi* (lieu, endroit) $\Rightarrow$ *teγ*, *al* (sel) $\Rightarrow$ *aγ*, *kalin* (noisette) $\Rightarrow$ *kayin*.

Les groupes *l* + occlusive furent sujets à la mutation consonantique, le renforcement ayant fait passer les consonnes sonores en sourdes qui, à leur tour, sont passées en sourdes aspirées. En même temps la sonante se spirantissait et s'assourdissait par suite d'assimilation à la sourde dont elle était suivie (cette sourde fut le résultat du renforcement de la consonne sonore). Les groupes *l* + cons. sonore ont donc abouti aux groupes χ + sourde aspirée. Après cela eut lieu la dissimilation des l'aspiration et les sourdes aspirées passèrent en sourdes non aspirées (légères). Que ce processus s'était opéré justement de la manière ci-dessus décrite, nous ne doutons pas en considérant la disparition de l'aspiration des sourdes dans les groupes primitifs *l* + sourde aspirée. En effet, on a aussi bien *elbayr* (frère) $\Rightarrow$ *aχber* (*b* — légère sourde) que *alkhat* (pauvre) $\Rightarrow$ *aχgad* (*g* — légère sourde). Seulement les affriquées ne subirent pas de dissimilation, en conservant leur articulation sourde aspirée, p. ex. *atjik* (fille) $\Rightarrow$ *aχčig*, *detj* (pêche) $\Rightarrow$ *deχç*.

Dans les groupes class. *l* + cons. sourde agissait la lénition, affaiblie toutefois par une prononciation spirantisante de la sonante *l*. A vrai dire, les affriquées sont seules à nous fournir des exemples de la sonorisation des classiques sourdes après *l*, la sonorité de la spirante vélaire γ , née de *l*, se conservant bien sûr. Le classique *χilč* (conscience) est prononcé aujourd'hui *χiγj* (*lč* $\Rightarrow$ *γj*). Les occlusives n'ont pas été sonorisées; les résultats

de leur développement dans les groupes à *l* sont identiques avec ceux qu'a donnés l'évolution des groupes *l* + cons. sonore, p. ex. *alb* (ordures; fiente) $\Rightarrow$ *aχb* et *bolč* (radis) $\Rightarrow$ *boχg* (*g* — légère sourde).

Dans le domaine d'occlusives on assistait donc à la coalescence des groupes suivants (certains d'entre eux manquent d'exemples):

class. *l* + cons. sonore $\rightarrow$
class. *l* + cons. sourde $\rightarrow$ *x* + légère sourde
class. *l* + sourde asp. $\rightarrow$

[class. *x* + cons. sonore] $\rightarrow$
class. *x* + cons. sourde $\rightarrow$ *x* + légère sourde
class. *x* + sourde asp. $\rightarrow$

Les affriquées présentent un développement différent:

class. *l* + cons. sonore $\rightarrow$
class. *l* + sourde asp. $\rightarrow$ *x* + sourde asp.
class. *l* + sourde $\gg$ γ + légère sonore

class. *x* + sourde $\gg$ *x* + légère sourde
class. *x* + sourde asp. $\gg$ *x* + sourde asp.

La sonante palatale *y* passa en aspiration à l'initiale, en s'identifiant de la sorte avec la spirante laryngale *h* déjà existante, p. ex. *yimar* (stupide) $\Rightarrow$ *himar*, *yišem* (je me souviens) $\Rightarrow$ *hišem*, *yetoy* (puis, après) $\Rightarrow$ *hedo*.

Cette aspiration disparut de certains mots, p. ex. *Yakob* $\Rightarrow$ *Ha-goph* $\Rightarrow$ *Agoph* (Jacques). A l'intérieur *-y-* reste, p. ex. *nayim* (je regarde) $\Rightarrow$ *nayem*; elle tombe à la finale (v. plus haut: *ay* $\Rightarrow$ *a*, *oy* $\Rightarrow$ *o*, *woy* $\Rightarrow$ *u*).

§ 3. Consonnes

A l'encontre des voyelles, le système consonantique de l'aire du dialecte d'Ararat subit de profondes transformations. Ici, nous avons affaire au phénomène de la mutation consonantique qui affecta tout le système classique d'affriquées et d'occlusives.

Comme j'avais consacré une étude à part¹⁸ à ce problème, ici je me bornerai à rappeler les résultats des mutations consonantiques dans le parler de Pharpi.

Aujourd'hui, aux classiques sonores correspondent:

a) à l'initiale — les légères (sonores en même temps), p. ex. *beran* (bouche) $\Rightarrow$ *beran*, *jaχ* (gauche) $\Rightarrow$ *jaχ*;

b) à l'intérieur — les sourdes aspirées, p. ex. *srbem* (je nettoie) $\Rightarrow$ *sərpheṃ*, *jaṛdem* (j'écrase, démolis) $\Rightarrow$ *jaṛtheṃ*, *thagawor* (roi) $\Rightarrow$ *thakhavor*, *varj* (taxe) $\Rightarrow$ *varç*, *měj* (le dedans, en) $\Rightarrow$ *meç*.

Aux classiques sourdes correspondent:

a) à l'initiale — les lourdes (sourdes en même temps), p. ex. *katu* (chat) $\Rightarrow$ *kadu*, *caṛ* (arbre) $\Rightarrow$ *caṛ*;

b) à l'intérieur — les légères (sonores d'habitude), p. ex. *erku* (deux) $\Rightarrow$ *ergu*, *mec* (grand) $\Rightarrow$ *menj*.

Les aspirées sourdes classiques se sont conservées, dans la plupart des cas, intactes.

Les consonnes situées en dehors du système d'occlusives ont subi des transformations relativement peu sensibles.

Ainsi donc le système de spirantes qui, en langue classique, comportait cinq points d'articulation, réservait l'opposition de sonorité à deux d'entre eux (sifflantes *s* — *z*, chuintantes *š* — *ž*). Les autres trois séries ne connaissaient pas cette opposition, ayant été représentées par un seul terme (la sonore labiale *w* et les sourdes: *χ* vélaire, *h* laryngale). En conséquence du développement de la sonante latérale *l* $\Rightarrow$ *γ* (v. plus haut), la série vélaire s'est enrichie d'un terme sonore, en entrant de cette façon en corrélation de sonorité. Pareillement, dans la série labiale apparut la spirante sourde *f* par l'intermédiaire d'emprunts, mais aussi par suite d'évolution de *h* initiale. Avec le temps elle prenait racine dans le système phonologique jusqu'à ce qu'on la rencontre aujourd'hui dans bien de mots indigènes (non seulement à la place de l'ancienne *h*-), p. ex. *fərfəral* (luire).

En dehors du système n'est resté que la spirante laryngale *h*, qui ne participe à aucune opposition bilatérale. Il faut dire toute-

¹⁸ A. Pisowicz, *Mutations consonantiques dans les dialectes arméniens modernes*, (en:) „Folia Orientalia“, VII, 1965.

fois que dans les autres dialectes arméniens modernes il y a sonore¹⁹ et que, le cas échéant, toutes les spirantes participent à l'opposition de sonorité.

Les spirantes tendent, comme on voit, à „emplir les vides du système“. Cette tendance résulte du facteur phonologique de la langue. Certains sons reçoivent une articulation supplémentaire nouvelle, propre aux autres sons du système (ici la sonorité ou la sourdité), de nouveaux termes d'opposition se forment par couples proportionnels à ceux déjà existants. Quant au passage de *l* $\Rightarrow$ *γ*, l'action du facteur phonétique y fut assurément pour beaucoup.

Les changements dont furent affectées les spirantes de l'époque classique, étaient peu sensibles. Le plus important de ces changements est le passage de *h*- initiale en *f*- devant *o*, p. ex. *hoṭ* (terre) $\Rightarrow$ *foγ*, *hoṭ* (parfum) $\Rightarrow$ *foḍ*. En dehors de cela l'*h* parfois tombe, surtout après *r*, p. ex. *šnorhakal* (reconnaissant) $\Rightarrow$ *šəno-ragal*, *ašxarh* (monde) $\Rightarrow$ *ašxar*.

Deux spirantes labiales *w*, *v* (labio-dentale peut-être) se sont identifiées en donnant la spirante labio-dentale *v*, p. ex. *aweli* (plus, davantage) $\Rightarrow$ *aveli*, *veray* (sur, au-dessus) $\Rightarrow$ *vəra*.

Les spirantes, pareillement aux sonantes, ont la tendance à s'amuir à la finale, surtout devant une consonne qui suit, p. ex. impératif du verbe *thoγal* (permettre) ($\Leftarrow$ class. *tholul*) est prononcé *tho* ($\Leftarrow$ *thoγ*), le dat., acc. du pron. pers. II-ème pers. sg. *khez* a la forme *khe*- devant consonne, p. ex. *khe pes* (comme toi), part. prés. en *-lis* (p. ex. *galis*, *talis*) est *-li* à la finale absolue et devant consonne, p. ex. *yes em tali* (moi, je donne) à côté de *talis em* (je donne).

Le développement des groupes consonantiques présente certaines particularités, p. ex.:

sn $\Rightarrow$ *hn* $\Rightarrow$ *n*, *tesanem* (je vois) $\Rightarrow$ *tesnem* $\Rightarrow$ *ienam*, mais la I-ère pers. sg. de l'aoriste *teha*, part. parf. *tehel*. Ce développement pourrait témoigner d'une lénition *s* $\Rightarrow$ *h* (l'exemple cité plus haut est unique).

¹⁹ P. ex. dans les dialectes de Kar et de Muš: A. Faribyan, *Hay barbaragituthyun* (Dialectologie arménienne), Erévan 1953, p. 131.

rn ⇒ *yn*, *vayr unem* (je soulève) ⇒ *ver(u)nem* ⇒ *veynem*; *beran* (bouche), gén. *berni* ⇒ *beyni*.

ngn ⇒ *yn* — *kangnem* (je suis debout) ⇒ *kaynem*

tn ⇒ *nn* — *mtanem* (j'entre) ⇒ *mtnem* ⇒ *mənnem*

stuc ⇒ *st(ə)c* ⇒ *ss* — *Astucoy* ⇒ *Assu* (à Dieu)

ths ⇒ *çç* — *vathsun* (soixante) ⇒ *vaççəna*, analogiquement

— *yisun* (cinquante) ⇒ *(h)iççun*

sn ⇒ *çn* — *yisnapet* (chef de 50 hommes) ⇒ *içnabed*

jm ⇒ *çm* ⇒ *šm* — *Eljmiacin* ⇒ *Ešmiajin*, où après la mutation eut lieu la spirantisation

jn ⇒ *çn* ⇒ *šn* — *mišnek* (moyen) ⇒ *mišneg*

nr ⇒ *nd(ə)r* — *canr* (lourd) ⇒ *cander*

mr ⇒ *mb(ə)r* — *hamarem* (je compte) ⇒ *hamrem* ⇒ *hambrem*.

A maintes reprises nous avons affaire à l'action de l'analogie. A titre d'exemple on peut citer l'aoriste du verbe *linim* (je deviens) ⇒ *əlnem* qui est à présent *ela* en dépit de la forme classique *elay* (d'où on se serait attendu **yeya*). En effet, il s'agit ici d'analogie aux formes du présent à *-l-*.

Le pron. de la I-ère pers. plur. *menkh* (du class. *mekh*) est redevable de son *n* à l'analogie de l'ablatif *mənĵ*.

Dans *gey* (village) ⇒ *ge(a)wt||giwt* la voyelle *e* est formée par analogie au génitif classique *gelĵ*.

Dans le mot *hreštak* (ange) une autre *r* apparut, par analogie: *hərešdrag*.

Le numéral *eresun* (trente) a aujourd'hui la forme *yeresun* (*r* analogue à *kharasun* [quarante]), *uthanasəna* (quatre-vingt) est formé par analogie à *yothanasəna* (soixante-dix), en face de *uthsun* classique.

Exemples d'assimilation

n ⇒ *m* devant labiale, p. ex. *anpētkh* (inutile) ⇒ *ambedg*

m ⇒ *n[v]* devant occlusive vélaire, p. ex. la désinence *-mkh* ⇒ *-nkh* [-*vkx*]

w ⇒ *m* (assimilation de la nasalisation), p. ex. *minčew* (jusque) ⇒ *minčəm*.

Exemples de dissimilation

xałot (raisin) ⇒ *xaγoy* ⇒ *havoy*

anun (nom) ⇒ *anum* ⇒ *anəm* (v. plus haut, p. 74).

La métathèse s'observe assez rarement; en voici des exemples: *akanĵ* (oreille) ⇒ *angaĵ*, *datark* (vide) ⇒ *dardag*, *sovoreçucanem* (je fais apprendre) ⇒ *sovoreçnem* (réduction de *u, a*) ⇒ *sarvaçnem* (terminaison *-açnem* analogue aux autres causativa, d'où par analogie le premier *o* ⇒ *a*, métathèse *-vr-* ⇒ *-rv-*).

Parfois on rencontre le *n* non étymologique devant les affriquées, p. ex. *mec* (grand) ⇒ *menĵ*, *kamaç* ⇒ *kamanç* (lentement), *oç* (non) ⇒ *vonç*.

Il arrive même qu'une partie entière d'un mot tombe, p. ex. *yes im?* (est-ce à moi de [le] savoir?) ⇒ *yes imanam*.